

## Des films

Gilles Fumey

23 août 2007

## Locarno in the world

60ème festival del Film (1-11 août 2007). L'un des plus anciens festivals de film du monde avec Venise et Cannes qui a découvert Stanley Kubrick, Spike Lee, Jim Jarmush, Claude Chabrol et Marco Bellochio.



Que n'a-t-on entendu de journalistes prétendus cinéphiles sur l'édition 2007 du festival de Locarno ! Ces enfants gâtés du cinéma qui font et défont les réputations des films dans leurs colonnes se seraient ennuyés, la compétition n'aurait pas été à la hauteur, il aurait fallu un peu plus d' uvres nouvelles et audacieuses... Les plaintes en devenaient inaudibles. **Et pourtant, quel festival éblouissant pour ceux qui aiment le cinéma !** Des sections complémentaires et riches offrent une vaste palette de films pour tous les publics : *Cinéastes du présent* qui aime les films novateurs dans leurs démarches ou le sujet, voire le style ; une section de documentaires et de fictions pour près de quarante auteurs offrant des courts métrages ; Ici & ailleurs offre des films-événements sur la politique, les arts, les voyages comme un très beau *Harat* de Sepideh Farsi entre Paris et l'Afghanistan. Pour la création audiovisuelle, *Play Forward* croise le cinéma, la vidéo, la photographie et la littérature. Enfin, *Open Doors Screenings* ouvrait ses portes sur le Proche-Orient, pas toujours par le prisme politique, mais aussi par la vie quotidienne au Liban, en Syrie et en Égypte.

En effet, le festival de Locarno est parmi ceux, en Europe, qui ont une vocation bien établie de découvreurs de talents et **la compétition internationale ne comptait pas moins de sept films nouveaux**, du cinéma d'auteur contemporain en provenance d'Argentine, du Canada, du Japon et de la Corée, des Etats-Unis et de nombreux pays européens, un film italo-haïtien, un film algérien tourné avec des acteurs non professionnels. Elle explore de nombreuses facettes du monde d'aujourd'hui : encore et toujours la souffrance, la culpabilité, le deuil dans de nombreux films tels *La vidas posibles* de Sandra Gugliotta (Argentine), *Contre toute*

*espérance* de Bernard Emond (Canada), *Freigesprochen* de Peter Mayer (Autriche/Luxembourg). Les fables mythologiques sont là aussi : *Capitaine Achab* de Philippe Ramos qui revisite *Moby Dick*, *Joshua* de George Ratliff (Etats-Unis) et de nombreux films aux visées sociales ou politiques comme *Extraordinary Rendition* de Jim Threapleton (Grande-Bretagne) qui évoque les enlèvements de terroristes présumés par la CIA.

**Le Japon a été le grand pays gagnant** du festival avec en inauguration sur la Piazza Grande, *Vexille*, un manga de Fumihiko Sori, en première mondiale et le Léopard d'Or qui clôturait cette 60e édition avec *Ai no Yokan* (Pressentiment d'amour) de Masahiro Kobayashi. Deux films aux antipodes du cinéma contemporain, montrant s'il en est que le Japon sait susciter des vocations de cinéastes, que dans ce pays de photographes on sait bâtir des films de très grande qualité. Fumihiko Sori est connu pour avoir travaillé aux effets spéciaux de *Titanic* (1997). Dans *Vexille*, nous sommes au Japon en 2077, un pays isolé du reste du monde qui a décidé de quitter les Nations Unies voulant interdire le développement des robots de haute technologie perçus comme une menace pour l'humanité. Un peu comme à l'époque d'Edo lorsque le Japon s'est isolé en 1603. Le pays est protégé par un lourd arsenal technologique qui en fait un danger pour le reste du monde. Les Etats-Unis découvrent une arme de destruction massive, envoient l'unité Sword pour déjouer les secrets japonais. Une unité menée par la commandante Vexille et son petit ami Léon. L'équipe est vite décimée et les survivants recueillis par un réseau de résistance à Tokyo. Surprise, ils découvrent alors une époque nostalgique où la technologie n'avait pas encore tout envahi. Sori qui avait déjà présenté *Appleseed* à Locarno se révèle être un grand maître du film d'animation constitué par des images numériques. A l'autre bout du festival, *Ai No Yokan*, en première mondiale, est tout le contraire de *Vexille*. Kobayashi, le réalisateur, joue lui-même le rôle principal d'un père (Junichi) dont la fille a été tuée par une camarade de classe. Un an plus tard, c'est à Hokkaido que Junichi fait la navette entre son travail et l'auberge où il vit, croisant Noriko, la cuisinière de la pension. Entre eux, s'établit une relation étrange car ils n'échangent aucun regard. Chacun trouve son plaisir indépendamment de l'autre, lui dans l'eau chaude, elle dans la fabrication de l'omelette. Maigres, blessés, ils n'ont plus de désir. Ces compagnons d'infortune vont finalement communiquer par un cadeau offert par Junichi, point de départ d'une nouvelle vie aux habitudes transformées, au désir qui renaît, à l'amour qui reprend forme. Dans les petits détails, la vie est revenue et le film brille d'humanité.

### **Les films qui ont dominé cette 60e édition**

[\*Moi fratello è figlio unico \(Mon frère est fils unique\)\*](#), le quatrième film de Daniele Luchetti dresse le portrait d'un jeune homme attiré par les thèses politiques extrémistes. Avec une pointe d'humour picaresque, Luchetti revisite *Il Fasciocommunista* d'Antonio Pennacchi en ajoutant à la structure narrative du roman des dynamiques familiales et historiques. L'écueil de représenter un fasciste idiot, abruti a été évité et l'interprète est intelligent et sensible. La famille aussi est suffisamment étoffée pour éclairer les circonstances du mouvement fasciste des années soixante, même si c'est le hasard qui va le lier avec un commerçant ambulancier. Les messages parentaux sur la réussite professionnelle font ressortir la solitude des jeunes, y compris le frère aîné ouvertement communiste. Accio combine les éléments du passé comme l'honneur, l'obéissance, la fidélité, une cascade de clichés dont il se rend esclave et dont il se libérera dans les années de l'âge adulte.

Prix spécial du jury, *Memories (Jeonju Digital project 2007)* est un projet initié en l'an 2000 par Jeonju lors d'un festival en Corée. Trois cinéastes réalisent chaque année un court métrage

à l'aide de matériel digital, et le film est présenté à des festivals dont celui de Locarno. Pour la première fois, les réalisateurs sont européens. Harun Farocki a tourné *Respite* à partir d'images d'archives muettes de Westerbork, camp de transit juif hollandais connu grâce à Etty Hillesum. C'est un officier SS qui capte les temps de loisir et le départ des trains pour Auschwitz, constituant là, aujourd'hui, un immense cri de détresse sur ce peuple en sursis. *The Rabbit Hunters* de Pedro Costa raconte la vie d'un quartier délaissé à Lisbonne, Fonthanias, où des émigrés cap-verdiens font l'actualité du film. Tandis que dans *Correspondances* d'Eugène Green, Virgile et Blanche, deux jeunes adolescents échangent des mails depuis leur chambre alors qu'ils ne se connaissent quasiment pas.

[La Maison jaune](#) d'Amor Hakkar (qui a reçu le prix cuménique) est un film bouleversant d'humanité. Un *road movie* chez les Berbères, où Mouloud (interprété par le réalisateur) tente de rebâtir la vie de sa famille après le décès d'un jeune fils à l'armée. Notamment repeindre une maison en jaune, pour distraire la mère très éprouvée. Un savant jeu sur les images par une cassette vidéo qui appelle l'installation de l'électricité et d'une télévision organise le télescopage de deux mondes en Algérie, la ville et la campagne.

*O Capacete dourado (Le Casque doré)* constitue une autre exploration de la spatialité avec Jota, adolescent turbulent, en conflit avec ses proches et culpabilisé par la mort de sa mère. Sauveur de Margarida qui tombe dans un fleuve, le jeune homme se voit refuser l'accès à la famille par le père de la jeune fille. Entre enfance et âge adulte, ce film raconte aussi le fossé entre riches et pauvres, la nature comme métaphore de l'existence de ce jeune couple entre violence et poésie.

Deuxième film d'une trilogie sur les vertus théologiques, *Contre toute espérance* qui vient en première mondiale après *La neuvaine* (Locarno 2005) est un film québécois qui donne à voir le destin tragique de Réjeanne, une téléphoniste dont la vie bascule après son licenciement et la maladie de son mari. Tous les actes de Réjeanne sont imbriqués dans une vie qui s'emballe et Bernard Emond, le réalisateur, ne veut pas donner de sens et chercher des coupables. Ce non-croyant qui parle de Dieu se réclame de Pasolini et remet en avant la fatalité, telle que les Grecs la ressentent, fatalité économique contre laquelle l'espérance est toujours plus forte.

Grand moment sur la Piazza Grande qui résonne encore de la course en cascades et course-poursuites que la CIA engage contre Jason Bourne (Matt Damon) dans [The Bourne Ultimatum](#). Ce film de Paul Greengrass s'avère être un chef d'œuvre de géographie, engageant Bourne qui a perdu la mémoire et la femme qu'il aime, à découvrir qui il est. Le film passe de Moscou à Paris, via Londres, Tanger et New York et cette géographie des métropoles donne à ce film d'action parfaitement maîtrisé la facture d'un maître du Septième art, déjà récompensé plusieurs fois à Berlin (*Bloody Sunday*).

*Ladrones* de Jaimes Marques est un premier long métrage qui fait penser à un *Bonnie and Clyde* post-moderne. Le thème de la perte de l'innocence et de l'entrée dans l'âge adulte inspire Marques qui cible deux adolescents un peu égarés. Des effets visuels très sensuels, une économie de dialogues qui rend les gestes furtifs très parlants, presque invisibles puisqu'il s'agit souvent de vols dans le métro et les rues surpeuplées de Madrid. Marques montre l'analogie entre le détournement d'attention des pickpockets et le cinéma, dans des scènes dignes d'un ballet, voire d'une parade amoureuse : " Alex apprend à Sara à voler, ces leçons ont tout de l'approche sexuelle " (Marques). Et l'espace joue un rôle de premier plan dans ces chorégraphies sur ce qui est plus qu'un flirt : l'amour déjà là.

*Fuori dalle corde* était un des espoirs suisses de la compétition internationale. Le film de Fulvio Bernasconi n'a pas démerité pour rendre compte de cette géographie des espaces clos des sportifs et, en outre, vivant dans des formes contraintes sur les rings de boxe. Le scénario nous conduit dans la clandestinité des combats à la frontière avec la Croatie, univers sans règles où tous les coups sont permis. Cette descente dans le côté obscur et violent de l'être humain est une forme de voyage intérieur vers la barbarie causée par des difficultés économiques et des frustrations intimes et personnelles.

Toute autre était la relecture de la vie du héros de *Moby Dick* d'Hermann Melville, avec le film de Philippe Ramos, *Capitaine Achab*. D'autant que Philippe Ramos ne tient pas compte de la dimension cosmique du roman, il ne retient que l'intime, un portrait de marin qui commence à la naissance et se termine sur un ciel " où tout finit ". Achab fuit l'espace contraint de sa famille pour l'océan qui devient son grand amour. Ils seront cinq personnages croisant le destin d'Achab qui racontent sa vie sur une bande-son allant de la pop anglophone au *Requiem* de Fauré. Un film à voir pour l'audace de Philippe Ramos qui a inventé la vie du célèbre capitaine.

*Extraordinary Rendition* de Jim Threpleton était en première mondiale. Film sur le rôle de l'espace dans la capture d'un homme, Zaa'fir (Omar Berdouni) qui va être isolé et coupé d'un monde où les lois internationales et la Convention de Genève n'existent pas. Après des séances interminables de torture et d'interrogatoires, l'homme est renvoyé en Angleterre où il ramasse les morceaux de sa vie brisée. On voit là l'analogie avec les événements du 11-Septembre après lesquels on a transporté " illégalement " des combattants " terroristes " vers des pays où la torture est autorisée. Threpleton nous transporte là où personne ne va, au-delà des frontières pour voir comment l'humain se livre dans le désespoir. Mais aussi prévenir qu'en laissant tant de traces de nos vies par nos messages et nos voyages, nous nous exposons. Le film a été tourné quasiment sans scénario. Un exploit.

*Estrellas (Etoiles)* des Argentins Federico Leon et Marcos Martinez se réapproprient le bidonville de Buenos Aires, Villa Miseria 21, dans lequel ils vivent pour en faire un décor de cinéma en jouant leur propre rôle. La [pauvreté](#) devient un sujet de film et les paillettes ne sont plus les seules étoiles à faire rêver. Ici, c'est Julio Arrieta, père de douze enfants et chef du bidonville, mais aussi chef d'orchestre et poète à ses heures qui va être le lien entre le " dedans " (où l'on considère les gens comme des extra-terrestres) et le " dehors " (qui voit les habitants de Miseria 21 comme de dangereux marginaux). Un film en hommage à la création et l'inventivité comme moyen de (sur)vivre.

*Haïti chérie* de Claudio Del Punta, bien que latino-américain comme *Estrellas*, est à l'opposé d'un optimisme nécessaire à la vie. Ici, les coupeurs de canne à sucre, vivant dans des conditions déplorables sont vus comme les nouveaux esclaves modernes où le travail, pendant quatorze heures par jour pour une paie misérable (en chèques utilisables dans le seul bidonville) les écrase. Leur fuite n'est qu'un cauchemar qui n'en finit pas dans cette île dont Claudio Del Punta rappelle qu'elle accueille plus de cinq millions de touristes par an. Le cinéaste ne mêle pas les images des plages merveilleuses et celles des bidonvilles où vivent près d'un million de Haïtiens privés de tout droit humain, mais il le dénonce par allusions. Une bonne partie du film a été tourné dans les plantations et les bidonvilles à l'insu des autorités, au risque des représailles pour ces damnés de la terre.

Dans la compétition *Ici et ailleurs*, le film *Copacabana* de Martin Retjman (Argentine) est une belle comédie humaine sur les Boliviens de Buenos Aires qui se rassemblent pour la fête

de Notre-Dame de Copacabana. Ils sont des centaines de musiciens à venir de tout le territoire, se retrouver dans le quartier de Charrua où se tient une gigantesque parade religieuse. Un film plein d'humour, d'espoir, de vie dans une communauté immigrée obligée de vivre dans un pays, mais en pensant à un autre. *Copacabana* est aussi un film sur la frontière entre les deux pays, les préjugés négatifs que les Argentins portent sur ces Indiens venus de la Sierra.

### **Un final en fou rire**

Ce n'était pas le dernier film, ni un film de la compétition, mais à Locarno où le public, averti, avait primé [La Vie des autres](#) de F.H. von Donnersmark, il fallait être attentif à ce qui allait sortir des urnes du public. Cette année, ce fut [Death at Funeral \(Joyeuses funérailles\)](#), une joyeuse comédie de Frank Oz qui avait déjà eu les honneurs de la Piazza Grande avec *The Score* (2001). Un film qui débusque par un savant jeu sur l'espace la vérité cachée dans une boîte, en l'occurrence, un cercueil... Fantaisie désopilante, *Joyeuses funérailles* n'est pas autre chose qu'une satire sociale, ce qui n'est pas la manière dont les responsables de Locarno dont Frédéric Maire envisagent la totalité du cinéma. Mais c'est une manière de remettre le public, le grand public, le cher public, là où il est, où il veut avec ce qu'il aime.

Lorsque s'ouvrit le festival, à quelques jours de la mort d'Antonioni et de Bergman, deux cinéastes habitués à mettre en scène des fantômes, le deuil n'a pas infléchi le travail de défrichage et de prospective de Locarno qui reste, plus que jamais, pour les géographes, l'un des festivals les plus attachants du monde du cinéma.

Gilles Fumey

### **Pour en savoir plus**

- ▶ [Le palmarès du festival 2007](#)